**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 69 (1930)
**Heft:** 10

**Artikel:** Une famille compliquée
**Autor:** Xem.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-223140

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

le bêlant troupeau famélique. La garde n'en était pas aisée, car les champs de blé en herbe se trouvaient tout près et les moutons étaient extrêmement friands de cette pâture plus drue et substantielle.

Sans avertissement aucun, vous pouvez m'en croire, ces fichus animaux, moins innocents qu'on ne le dit, ne cherchaient qu'à se livrer à des incursions en terrain défendu, ce qui m'aurait certainement occasionné des histoires désagréables avec le garde-champêtre. La bonne garde du troupeau exigeait une vigilance soutenue.

Cependant, entre deux coups d'œil rapides, ou entre deux cailloux lancés adroitement aux plus rebelles et aux plus téméraires de mes *ouailles*, l'obstiné liseur que j'étais trouvait le moyen de dévorer chapitre après chapitre, certaine « histoire suisse », quelque manuel qui n'avait pas franchi le seuil de notre école du village, un récit plein d'épisodes inédits et où le patriotique sacrifice du major Davel était raconté moins laconiquement que dans le manuel que nous avions rabâché pendant l'hiver. C'était encore à notre voisin, le régent, qu'appartenait ce livre intéressant.

Pendant que mes brebis domptées se résignaient de mauvais gré à tondre le maigre gazon qui leur était attribué et à respecter un bien d'autrui appétissant et tentateur, et que j'en profitais pour parcourir une nouvelle page palpitante et héroïque de nos annales, vint à passer la mère Françoise avec son mulet chargé de fumier (excusez ce détail prosaïque) destiné au champ du Planard qu'on allait « planter » en pommes de terre.

La bonne femme constatant que je ne cessais pas de lire et d'étudier bien que l'école du village fût fermée depuis fin avril, époque où généralement les écoliers remisaient pour six longs mois livres et cahiers au galeta, fit cette réflexion dont je me souviens fort bien, en dépit des trente ans écoulés depuis.

— Ah, si le petit Thomas (c'est un surnom de famille dû à un ancêtre qui s'appelait ainsi) ne devient pas curé, je n'en regarde point d'autre ; c'est-à-dire, dans la pensée de Françoise, si cette assiduité à la lecture n'était pas un signe certain de la vocation sacerdotale — la seule que pouvait envisager la bonne femme pieuse de la même façon que toutes les villageoises — c'est à n'y plus jamais s'y reconnaître.

Dans l'esprit de la mère Françoise, je devais donc devenir curé, puisque gamin, gardant les moutons, je préférais une lecture sérieuse à tout autre passetemps, même à la pipe chérie, surtout par ceux qui n'ont pas l'autorisation de fumer.

***

La vieille Françoise vécut assez longtemps pour constater combien fut fausse sa prédiction. Je la lui rappelai une fois en la rencontrant certain jour que je remontais au village. Elle se souvenait fort bien des propos tenus jadis sur mon compte.

— Comme on se trompe des fois, malgré les apparences, dit-elle. Et elle ajoutait malicieusement avec une certaine rudesse aussi : Et à cette occasion-là, je ne puis pas dire que je me sois trompée en bien !

— Bien sévère, mère Françoise, lui ai-je dit. Et que le bon Dieu soit avec vous !

— Et avec toi aussi, tu aurais assez besoin de cette compagnie, me tutoya-t-elle selon la mode de chez nous, car j'étais plus jeune.

Comme quoi, il faut prudemment se garder de juger les gens sur la mine et de prédire la destinée du prochain. C'est comme l'histoire de cet enfant malingre, lue dans un vieux *Messager boîteux*, auquel ses proches disaient : « Pour sûr, tu ne vas pas devenir vieux, toi ». L'intéressé rappelait ce trait à la fête de famille organisée à l'occasion de son centenaire.

Quant à moi, je devais bien ces lignes à défunte mère Françoise qui, malgré son gros bon sens de campagnarde, manqua totalement de perspicacité au sujet de ma carrière. *Maurice Gabbud.*

**Légère différence.** — Un valet de chambre se présente chez M. X..., un écrivain qui a quelque peine à défendre sa porte contre les importuns. Après avoir énuméré ses talents, il ajoute :

— Je sais aussi conduire.

— Inutile, répond X..., en souriant. Ici, il s'agit surtout d'éconduire.

**UNE FAMILLE COMPLIQUÉE**

L'AUTRE jour avait lieu, dans un village près de Quimper, le mariage d'une fille d'un certain âge avec un veuf qui se trouve être le beau-frère du frère de la mariée.

Celle-ci sera donc la belle-mère de son frère et la tante et la grand'tante de ses deux filles.

Le marié, le beau-père du frère de sa femme, sera le beau-frère de celle-ci et l'oncle des filles du premier.

***

Cette bizarrerie de mariage me rappelle l'anecdote d'un Valaisan qui fit parler de lui il y assez longtemps.

Ce dernier s'était marié deux fois : il avait quelques enfants de son premier mariage lorsqu'il épousa en secondes noces un veuve qui avait plusieurs enfants de son premier lit ; d'autres enfants étaient nés ensuite, si bien qu'il y avait trois sortes d'enfants dans le ménage.

Un jour, madame X se précipite affolée vers son mari.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a que ta présence est nécessaire.

*Tes* enfants viennent de flanquer une tripotée aux *miens* et sont en train d'étrangler les *nôtres !*

*Xem.*

**La Patrie Suisse** du 5 mars rend hommage au président Masaryk, grand ami de la Suisse et dont la Tchécoslovaquie fête le 80e anniversaire. Dans les actualités, la réception du nouveau ministre d'Italie à Berne, le portrait du colonel Tissot ; aux alpinistes, la Patrie Suisse offre deux pages d'un haut intérêt. L'une consacrée au guide Hermann Perren, qui vient de se tuer au Breithorn, et qu'illustrent des photographies prises dix jours avant l'accident, alors que le guide accompagnait déjà Mlle Ecker ; l'autre évoquant, à propos des conférences organisées par le Club Alpin, H.-B. de Saussure et le Weisshorn. La chronique scientifique de F. Chodat ; le concours de photographies, intéresseront chacun. Enfin la Patrie Suisse commence la publication d'un article très bien documenté et illustré et consacré aux métiers domestiques introduits dans les Alpes vaudoises grâce à l'initiative du Département de l'agriculture. Les lecteurs verront avec plaisir les photographies de R.-E. Chapallaz, représentant les ateliers de vannerie, de tournage, etc. Au total un numéro varié et d'un grand intérêt.

## *Pages d'autrefois*

**DANS LE JURA**

JE suis parti seul, un havre-sac au dos, un bâton à la main. J'ai voulu revoir mon cher Jura, le village où mon père est né, les bois où se sont écoulées les plus belles heures de ma jeunesse... Marchant à petites journées, j'ai traversé lentement la Bresse, dont j'ai revu d'un œil complaisant les plaines monotones avec leurs forêts, leurs cultures, leurs vergers, leurs genêts, leurs eaux dormantes ombragées d'aulnes et de chênes ; puis, entrant dans le vignoble, j'ai gravi cette longue falaise qui, de Saint-Amour jusqu'à Arbois et Salins, forme, du côté de la Sâone, la première terrasse du Jura. C'est là ce que montagnards et Bressans appellent le « bon pays » ; c'est sur ces coteaux entrecoupés de gorges et de vallons, c'est parmi ces graviers d'un calcaire brunâtre que mûrissent tant de vins généreux, l'honneur et l'orgueil du Franc-Comtois. Bientôt la vigne m'a quitté: cette frileuse redoute le ciel inclément des hauts plateaux. J'ai traversé la région des buis, ces myrtes de nos montagnes. De plateau en plateau, de gradin en gradin, j'ai vu les cultures diminuer, les aspects devenir plus sévères. Plus de maïs ; au froment succèdent les orges et les avoines. C'en est fait des chênes et des noyers, et de la gaîté des vergers. A mesure que je monte, je vois les pâturages s'étendre et les bois feuillus disparaître ; le hêtre ne forme plus que des bouquets épars ; le long des croupes allongées des hauteurs qui fuient de toutes parts, de noires sapinières dominent des pelouses couvertes de gentianes.

En approchant de Saint-Laurent, le cœur me battait, et je ralentis le pas. Plus d'une fois, je m'assis au bord de la route, et, les yeux fermés, je me perdis dans mes pensées. Quand je me remettais à marcher, mille objets connus se disputaient mon attention. Plus d'un sapin m'a regardé d'un air familier, plus d'un vieux mur m'a souri au pasage. Un ruisseau tombant d'une roche grise a grossi sa voix pour m'appeler ; un merle d'eau me suivit pendant quelques minutes, volant de buisson en buisson ; il ne chantait que pour moi. L'Angélus commença de sonner au village. Du haut de ce clocher, mes jeunes années m'interrogeaient, et mon cœur éperdu, ne sachant que répondre, les écoutait en silence.

...Sans doute le Jura n'a pas les beautés romantiques et les sublimes horreurs des Alpes. Nulle part, il ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles ; de quelque côté que vous le gravissiez, des rocs chenus ou des pâturages tapissés d'alchimille marquent toujours le dernier terme de votre effort. Ajoutez que les Alpes n'ont pas seulement pour elles leur hauteur ; coupées de vallées transversales, elles forment des massifs distincts, isolés, qui ont chacun leur relief, leur figure et leur nom. Ce qui caractérise le Jura, ce sont ses vallées longitudinales, parallèles à l'axe de la chaîne et bordées de chaînons continus, légèrement onduleux, partout semblables à eux-mêmes ; mais cette monotonie même a son charme. Ma pensée accompagne dans leur fuite les ondulations de ces lignes bleuâtres ; elles s'éloignent, elles courent, mais il n'est pas à craindre qu'elles s'égarent; elles ont l'air de savoir si bien où elles vont !

Bois sombres, verts pâturages, crêts escarpés et anguleux où se plaisent les plantes que réjouissent le soleil et les autans, combes marneuses que chérit la gentiane au printemps, falaises brunâtres ou crayeuses, cirques rocheux, cluses étroites encaissées entre des murailles grises, sommets abrupts qu'habitent le sylphe cavalier et l'esprit des pierrettes, nants où se précipite une eau bouillonnante, ruisseaux clairs qui à trois pas de leur source disparaissent dans des gouffres, lacs transparents aux grèves nues bordées de sapins, pentes pierreuses où rampe la vipère rouge, tourbières où dorment des mousses jaunâtres et des arbustes rabougris, marécages décorés de prêles et de scirpes, monts et vallées, ravines et prairies, champs stériles, labeur patient des hommes et des bœufs pour vaincre les refus de la terre, maisonnettes blanches éparses sur les hauteurs, humbles logis couverts en bardeaux dont l'habitant travaille le fer et le bois pour suppléer à l'indigence d'un sol avare, troupeaux errants, silences profonds, croassements de la corneille, ciel à demi voilé des longues après-midi, vapeurs grisâtres traînant au flanc des montagnes, clairières que le vent du soir emplit de son ennui, royauté sereine de la lune à l'heure de mystère où elle s'empare des vieilles forêts étonnées, j'ai tout vu, tout admiré, tout respiré, tout senti.

V. CHERBULIEZ
*de l'Académie française.*

**ROSSERIE.**

CHACUN sait que les beaux gendarmes genevois sont en grande majorité des gars de chez nous. Ils ne perdent pas, malgré leur exil et l'autorité qu'ils représentent, leur humour et leur accent.

L'un d'eux, planton du poste face à l'Hôtel-de-Ville, voit arriver à lui, chapeau à la main, un étranger, dont l'accent tudesque le met en veine de plaisanterie.

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Quelle est cette maison dont les fenêtres sont fleuries ?

— Ça, monsieur, c'est un cimetière !

— Un cimetière ?

— Oui, monsieur. Ici reposent deux cents fonctionnaires.